



LE
SALON DE LAFAYETTE.



Je suis un homme peu aimable, peu galant, peu poli, presque point civilisé, en un mot. Mes amis, ou soi-disant tels, m'appellent *le paysan du Danube*. Je préfère, en général, les faubourgs à la ville, la Courtille au boulevard des Italiens, et le mélodrame à la tragédie. C'est pourquoi j'ai horreur des soirées et surtout des soirées du grand monde. Je n'ai jamais bien com-

pris ce que l'on entend par une soirée. Qu'est-ce que cela, en effet? Serait-ce, par hasard, un tumulte d'hommes et de femmes, venus, à grandes prétentions, dans un lieu dont le maître les avait invités non moins prétentieusement? mardoine d'envies, de contradictions, d'ambitions, de jalousies et de haines? foule habillée de soie, de cachemires et de fleurs; foule odorante à donner des vertiges, à faire bâiller, comme un bouquet de tubéreuses, après une minute de jouissance; foule dansante, chantante, riante et jasante, plus ennuyeuse, à mon avis, et plus incommode cent fois que l'émeute boueuse, en veste et casquette, qui dansait hier dans nos carrefours?

Est-ce une soirée, cela?

Ou bien, serait-ce plutôt une réunion tranquillement sinistre d'hommes noirs du haut en bas, rangés symétriquement en files assises, avec des tables vertes entre elles, versant l'or à pleines mains sur de belles cartes roses, et perdant impitoyablement la fortune de leurs femmes qui, debout derrière les chaises, le cou tendu, les veines gonflées, les yeux fixes, regardent jouer, en frémissant; ou la dot de leurs filles qui, dans l'autre salon, dansent muettes et pensives, écoutant l'amour de quelque beau jeune homme à moustaches et barbe pointue, jeune-

France sentimental qui les tente, les perd, les gâte en leur faisant du saint-simonisme et de la poésie! Pauvres femmes qui, le soir, avaient dit à leurs filles: — Amélie, coiffe-moi, mon enfant: tu as plus de goût que Nardin: compliment de bonne mère, économie de bonne femme! Pauvres filles, qui rendent à ce père joueur l'argent de leurs menus plaisirs, en menus cadeaux doux et gentils comme elles. Ah! je les plains! Et cet homme, leur mari, leur père, se croit honnête!!!

Est-ce une soirée, cela?

Après tout, pour choisir, j'aimerais mieux le salon où l'on joue. Le jeu, voyez-vous, c'est quelque chose; c'est une occupation sérieuse et grave dans ce temps, dans cette ville où tout ce que l'on fait est jeu, où l'on joue de l'huile et des emprunts, du trois-six et du trois pour cent, où l'on joue sa conscience contre une place, et son pays contre un titre. Oui, j'aimerais mieux le salon où l'on joue. Jouer la nuit à des bougies ambrées, avec des cartes bien glacées, bien glissantes, à côté de jolies femmes qui parient pour vous, dont la chaude haleine, tranquille ou précipitée, selon le pique ou le cœur, caresse ou fouette vos cheveux; de jolies femmes qui vous disent *merci* de leur charmant sourire quand vous avez gagné, qui vous boudent, quand vous avez perdu, car elles sont mauvais

joueurs, les femmes! C'est presque du plaisir:

Pauvre jeunesse! la politique et le jeu l'usent, la ruinent, la rendent maussade, quinteuse et sèche comme une vieillese de la régence. Voyez cette chambre au sixième étage; c'est une mansarde éclairée par le haut; il pleut dedans toutes les fois qu'il pleut dehors; un lit en bois peint, une commode en marqueterie, une malle, une table et deux chaises la garnissent: c'est un étudiant qui l'habite, pauvre fils d'un riche père qui lui a ordonné de vivre et d'apprendre avec cent francs par mois de pension. Regardez, il s'habille pour aller au bal. Le voyez-vous tirer des chaussettes à jour par dessus des bas de coton blanc, et puis des chaussettes de fil par dessus les chaussettes à jour, et puis des bottes par dessus tout? Il sort à pied. Il arrive, et dans la loge du portier, ou dans l'antichambre, il ôte ses bottes et met des souliers qu'il avait dans la poche de son manteau. Son gousset n'est point vide, car deux pièces de cent sous y dorment fort à leur aise. Il pouvait venir en voiture; il a mieux aimé pouvoir jouer. Il joue. Il perd, s'en retourne: et sur le pont Saint-Michel quelqu'un lui vole son manteau et ses souliers.

Pauvre jeunesse! Vous la faites se perdre à jouer. Vous êtes des barbares. Elle n'aime point le bal ni le concert, dites-vous? Je le crois bien!

Est-il possible que de gaieté de cœur un honnête homme commette la mauvaise action de donner bal et concert à cinq cents personnes, là où deux cents tout au plus auraient la liberté de se mouvoir? Peut-on, sans méchant dessein, sans mission de haine ou de vengeance, faire d'un joli salon une étuve où cinq cents malheureux viendront cuire et bouillir le soir? C'est en pareil cas que je m'enfuis dans la rue, moi qui ai peur de la foule comme de la peste. Au moins, quand il y a foule dans la rue, qui m'empêche de me faire jour à coups de coude? Point de gêne là, point de respect; rien qui puisse me forcer à tenir à la main mon chapeau pour le voir douloureusement écraser dix fois par minute: vous me direz, il est vrai: ayez un claque; mais tout le monde ne peut pas avoir un claque. Point de politesses hypocrites là; point de ces *mille pardons, madame!* — *Monsieur, ayez la bonté....* — *Mademoiselle, je suis au désespoir....*; toutes fadaïses ridicules qu'il faut jeter en avant de soi avec force sourires, les plus menteurs du monde, à travers une cohue magnifique, c'est vrai, noble, riche, distinguée, *comme il faut* enfin, mais qui me marche sur les pieds et m'enfonce ses poings dans l'estomac, tout aussi bien, tout aussi fort que la cohue, sans façon et crottée, des théâtres et des boulevarts.

Venir se tuer ainsi pour regarder un bal, pour écouter un concert! les belles choses en vérité! Qui danse à ce bal? des demoiselles à marier, figures bien lisses et bien immobiles, avec des yeux superbes qui ne parlent pas; ou des jeunes femmes bien coquettes, bien moqueuses, disant des riens, les disant haut et vite comme une leçon apprise, ou doucement et à l'oreille, en forme de secrets; ou des mamans à grosse gorge, à joues brunes, qui portent des robes couleur de feu, qui ont un esprit dans les cheveux, parlent politique, rient aux éclats et boivent du punch. Qui chante à ce concert? des hommes et des femmes de théâtre que vous ne saluez point dans la rue, vous qui les conviez à vos fêtes; brillantes victimes des préjugés sociaux, pauvres parias couronnés de fleurs pour vos plaisirs, que vous applaudissez en les méprisant, que vous admirez en les dédaignant; ou des amateurs, gens ordinairement stupides, parasites qui vivent de leur gosier, comme d'autres vivent de leur mémoire.

Ce sont là vos bals et vos concerts, messieurs et mesdames, n'est-ce pas? gardez-les. J'aimerais mieux l'Opéra et les Bouffes, à la rigueur!

D'autres salons, fort noblement fréquentés, dans lesquels on ne donne ni concerts, ni bals, ni jeu, ont aussi leurs soirées hebdomadaires,

moins turbulentes, moins étouffantes, mais non moins insipides. Ce sont des *bureaux d'esprit*, comme on disait au temps de madame de Tencin et de mademoiselle de l'Espinasse. Je n'en connais qu'un seul, à qui tous les autres ressemblent, m'a-t-on dit. On y boit du thé, on y mange des tartines de beurre. Il est nécessaire de s'y faire présenter; c'est de bon goût, cela met à la mode. Là, vous arrivez à huit heures du soir, habillé de noir, autant que possible. Dans une antichambre silencieuse, vous trouvez un domestique de haute stature, qui vous demande votre nom et votre chapeau, puis, soulevant le rideau qui sépare l'antichambre du salon, il jette de toutes ses forces votre nom aux oreilles de la compagnie. Vous entrez là-dessus; vous saluez; tout est dit. On vous a regardé fort peu, si votre nom n'est pas illustre. Le maître de la maison qui est un bonhomme, à la mine avenante et joyeuse, s'est approché de vous, il vous a serré la main et, la tenant dans les siennes, il vous a mis en face du maître du salon, petit monsieur pâle et maigre, à la mine souffrante et triste, qui fait les honneurs d'une façon fort distinguée.

Il faut l'avouer; à qui sort d'un bal, cette maison offre le plus parfait des contrastes. Point de bruit dans ce boudoir littéraire; d'épais et

moelleux tapis, de magnifiques peaux d'ours étouffent et dissimulent jusqu'au craquement de la botte, jusqu'au sifflet de l'escarpin. Autour d'une table à thé curieusement ornée, sont étendus sur des sofas les élus du salon, peintres, poètes, journalistes, savants, législateurs et légistes, causant à demi-voix entre eux ou bien écoutant, sans trop faire semblant, un rédacteur du *Figaro*, assez grand individu, négligemment habillé, mince et pointu, qui se chauffe hardiment tout seul, debout, le dos à la pendule, la tablette de la cheminée dans les reins, et les basques de son habit dans les deux mains. C'est plaisir de l'entendre parler; car il parle bien, vraiment! car c'est un audacieux critique; c'est un fin moqueur, bon camarade, s'il en fut, pour quiconque s'avise d'écrire; et pourtant, coupant net en deux la plus grosse réputation littéraire, controversant, paradoxant, disputant à cœur joie sur tous les systèmes qu'il culbute en moins de rien et qu'il rebâtit après, pour le seul plaisir de vous laisser incertain s'il s'est moqué de vous qui l'écoutiez, et pour que vous vous demandiez, quand il a fini, lequel des deux est fou, du genre humain ou de lui.

Dans un coin du salon, à côté du rideau qui s'est levé quand vous êtes entré, vous voyez une grande table, que surmonte une lampe,

comme dans les cabinets de lecture. Cette table est chargée de livres et de journaux mis en tas, avec une douzaine de caricatures négligemment jetées à travers. L'étiquette exige que vous fassiez une visite à cette table; elle vous défend de vous y asseoir, comme le témoigne l'absence de tout siège quelconque dans cet endroit. Debout donc, vous prenez un livre, vous le feuillotez rapidement de l'air d'un homme qui sait ce que c'est, qui a tout lu, tout vu. Puis vous buvez tout doucement une tasse de thé, vous mangez lentement une tartine. Puis, si le courage vous vient, vous écoutez la conversation: car il faut du courage, je le sais, moi! J'ai appris ce salon par cœur, je sais le nombre de ses glaces, belles et grandes glaces devant lesquelles vous ne pouvez bâiller, sans que tout le monde sache que vous avez bâillé. J'ai vu le piano, toujours fermé; j'ai vu la harpe, toujours habillée de sa robe verte; et la maîtresse du logis, bonne et douce femme, malheureuse à faire compassion de ce tourbillon de beaux parleurs qu'il lui faut subir deux fois par semaine, qui lui font de la politique à elle, pauvre jeune femme, qui l'obligent à se dire extrême droite ou centre gauche entre M. Cormenin et M. Mahul, tous deux prêts à considérer sa réponse comme une attaque personnelle.

Encore une fois, j'ai horreur des salons, des soirées, de toutes les réunions aristocratiques que l'hiver fait éclore; je m'y ennuie, je m'y fatigue, j'y deviens malade... est-ce ma faute à moi? N'y allez pas, dira-t-on, intraitable et maussade que vous êtes. — Ainsi soit-il!

Il est une maison pourtant que je me garderai bien de confondre avec les autres. Celle-là, c'est ma maison, à moi. Je l'aime d'amitié sincère; j'en parle avec orgueil, et vous tous qui lisez ce livre, si par aventure il vous arrive d'aller cet hiver à quelque bal où vous ne puissiez danser, à quelque concert où l'on chante faux, tâchez que ce jour soit un mardi, laissez là danse et musique, faites-vous conduire rue d'Anjou Saint-Honoré, chez le général Lafayette.

Là, règnent la liberté, l'aisance, l'abandon. Là, point de formes raffinées, point de convenances superlatives, point d'étiquette, point de présentations cérémonieuses : de la politesse toute simple, des égards tout unis; pas davantage. Le salon de Lafayette est un salon public, une intimité universelle, où les amis amènent leurs amis, les fils leurs pères, les voyageurs leurs camarades. Y vient qui veut : à l'heure qu'il veut, il entre; à l'heure qu'il veut, il sort. Là, tous les pays, toutes les classes, toutes les espèces se trouvent, se mêlent, se donnent la main

et s'embrassent. Là, toute la France, toute l'Europe ont envoyé leurs députations. Là, toute l'Amérique est venue saluer l'ami de Washington. Là, tous les libéraux, tous les proscrits du monde, sont venus saluer le prêtre de la liberté triomphante ou vaincue.

Qui donc a voulu voir Paris, savant, poète, historien, soldat, qui soit retourné dans sa ville sans pouvoir dire : je suis allé chez Lafayette? Qui donc n'ose y venir, de peur d'y être déplacé? le malhonnête homme, le mauvais citoyen, peut-être : mais tout autre? Princes et ducs, marquis, comtes et barons, Lafayette est marquis de vieille noblesse; sa femme était une héritière des Noailles; venez chez lui hardiment, vous ne dérogez point. Hommes du peuple, artisans, artistes, jeunes gens sans fortune et sans nom, Lafayette est un homme du peuple, jamais il ne signe autrement que *Lafayette* tout court : venez chez lui, n'ayez pas peur. Il ne vous fera point honte. Il vous prendra la main, à vous, pauvre, comme à vous, riche; à vous, roturier, comme à vous, noble : et cela, franchement, de bonne foi; non point faussement et par calcul, comme tant d'ex-gentilshommes qui le singent. Autour du vieillard, heureux de votre empressement, fier de l'enthousiasme qu'il inspire, voyez courir et se confondre cette multitude qui parle

haut et franc, qui rit, éclate, se fâche, se recommande devant lui. Voyez toutes les illustrations politiques, scientifiques, littéraires et populaires de la capitale, battre pêle-mêle ce parquet bruyant et nu, en bottes crottées, en bas de soie, en uniforme, en redingote boutonnée, en habit à revers qui s'envolent. Car tous ceux qui sont là ne sont pas venus en équipage, croyez-le ! Pourtant la rue est bien pleine, bien encombrée de landaws, de coupés, de calèches, de tilburys ; pourtant il y a confusion de cochers et de laquais à la porte, sous la porte, dans l'escalier. Plus de monde encore est venu en omnibus, à pied, comme il a pu. Mais qu'importe à Lafayette comment vous êtes venu, pourvu qu'il vous voie, et pourvu qu'il sache que vous n'êtes point là pour mal parler du peuple ? Car son égoïsme à lui, c'est l'amour du peuple : le peuple d'abord, la France ; lui... quand vous voudrez : vous pouvez mal parler de lui, chez lui, il ne s'en fâchera pas !

Je l'aime, Lafayette ; je l'aime comme un fils aime son père. Qu'on me le pardonne, il y a du désordre, de l'inconvenance peut-être, dans ma façon de parler de lui ; mais c'est que je ne puis jamais songer à cet homme sans que mon cœur batte de la plus vive émotion. Quand, tout jeune, à vingt-cinq ans, je me dis : me voilà vieux, désillusionné, dégoûté ; quand la poitrine gonflée de

désespoir et de larmes, je me dis encore : pour être utile, il faudrait être fort ; les faibles sont inutiles, nuisibles même, en ce temps-ci ; quand passé, présent, avenir, me désolent et m'effrayent ; laissez-moi jeter à travers toutes ces idées, folles sans doute, mais tristes, tristes à faire pitié, la seule qui puisse me consoler un peu, l'idée de Lafayette. Le soir, elle vient me visiter, elle adoucit mon amertume, elle délasse mon esprit et soulage mon cœur : je m'en empare, je l'embrasse, je la caresse : je l'appelle honneur, gloire, liberté, patrie : je la vois debout devant moi, vivante, incarnée, faite homme : grande, majestueuse, au front serein, au regard plein de douceur ; sa voix me parle, grave, éloquente et sonore ; elle me dit : prends courage, enfant ! ne t'afflige point ainsi : les beaux jours reviendront : puis, calme et belle, de ses deux mains étendues, elle semble me bénir, et je m'endors pour rêver Lafayette et liberté.

Cette première pièce est la salle à manger, toute simple, vous le voyez ! une salle à manger de républicain. Cet homme appuyé contre le buffet, qui a le teint brun, la chevelure grisonnante, les yeux si vifs et si spirituels, c'est le célèbre avocat Mauguin, bâtonnier de l'ordre de Paris, notre Brougham, à nous : il raconte les événements de l'Hôtel-de-Ville, après le 29 juil-

let. A côté de lui, quelqu'un est assis; sombre et triste, au maintien grave et sévère; c'est Eusèbe Salverte. Un peu plus loin, voyez-vous une figure romaine, à l'expression ambitieuse, belle comme un beau buste antique? c'est Odilon-Barrot. Derrière l'éloquent orateur, brille la bonne et franche physionomie du modeste Audry de Puyraveau, du représentant intrépide qui prêta généreusement sa maison aux réunions des trois jours, qui joua sa tête hardiment, tandis que certains de ses collègues, bien fiers, bien haut placés aujourd'hui, cachaient si soigneusement la leur. Celui-ci, grand et maigre, aux épaules hautes et carrées, au regard d'aigle, s'appelle le général Lamarque. Son nom est dans tous les cœurs polonais, à côté du nom de Mauguin, à côté du vôtre, Lafayette. A deux pas du brave Lamarque, se promène, petit et courbé, le vieux général Mathieu Dumas, dont un large garde-vue vert protège les yeux affaiblis: auprès de lui, les mains dans ses poches, l'air bonhomme, le regard spirituel et franc, gros, bien portant à faire plaisir, c'est Châtelain, le rédacteur en chef du *Courrier français*; il cause avec son ancien ami, son infatigable défenseur, Mérilhou, qui fut ministre, et n'est point haï du peuple.

Au milieu de la chambre est un groupe serré: ceux qui le composent s'amincissent et s'allon-

gent, les bras collés au corps. Tout autour on se hausse sur la pointe des pieds, et les mots *c'est lui* circulent à demi-voix. C'est le général, et son état-major d'amis, plus imposant, plus respectable sans doute, qu'aucun état-major de cour, avec ses broderies, ses épaulettes, et sa passive admiration pour son chef, ridicule ou non. N'attendez pas que je fasse le portrait de cet homme incomparable: une semblable prétention serait une folie de ma part: d'ailleurs, ses traits sont devenus populaires, et ses vertus sont déjà de l'histoire. A sa droite est Dupont (de l'Eure); à sa gauche, Charles Comte.

Que de grands noms j'aurais encore à dire! que de figures historiques je voudrais pouvoir indiquer... Mais je m'arrête. Habitué à donner mon opinion sur les hommes que je cite, il me faudrait mettre le pied sur un terrain qui m'est interdit. On ne veut point de politique dans ce livre. On a raison, peut-être: il y en a tant dans les autres.

Cependant, avant de terminer cette incomplète esquisse, j'ai besoin d'exprimer franchement une pensée. Faire l'éloge de toutes les personnes qui viennent chez le général, serait impossible. Est-ce ma faute, à moi, si, à côté des Mauguin, des Lamarque, des Salverte, des Cormenin, des Châtelain, j'aperçois tant de figures

ternes, louches, dégoûtantes à voir? D'où viennent-elles? Qui les amène? Qui leur a dit: venez? De quel droit? Dans quel but? Hideux repoussoirs sur ce noble tableau, sournoises et déplaisantes apparitions, elles s'agitent autour du bon vieillard, qui leur sourit, inoffensif et confiant. Elles le trahissent; elles se moquent de lui. Ce sont elles qui font dire au dehors que Lafayette devrait choisir son monde; ce sont elles qui, lui volant ses poignées de main, font dire qu'il les prostitue. L'aveu est pénible à faire, sans doute, mais le fait qu'il constate n'a rien de surprenant. La porte du général est ouverte à tout le monde: il n'y a point d'huissier à l'antichambre pour demander et dire les noms: c'est à la conscience de chacun que le soin est remis d'admettre ou d'exclure; et combien y a-t-il de gens qui ont de la conscience?

Que ceux à qui ces réflexions s'adressent sachent se deviner; je n'ai point envie de les aider dans leurs recherches: intrigants de tous les ordres, misérables puissants ou faibles, illustres ou obscurs, ils se reconnaîtront à coup sûr. Que me servirait de dire comment ils s'appellent? Ils ont toute honte bue depuis long-temps, et les signaler aujourd'hui ne les empêcherait point de venir demain. Au reste, à ceux qui voudront jouir de l'intimité de Lafayette, à ceux qui sont

dignes de le comprendre et fiers de l'avouer, je dirai: à peu de distance de Rosoy, en Brie, est le vieux château de La Grange, c'est là qu'il faut aller pour voir l'homme *chez lui*. C'est là qu'un observateur, plus habile, ira se poser: qu'il me permette de lui envier sa tâche. Je reprends la miéne.

La seconde pièce est le salon proprement dit. Deux canapés, quelques chaises, quelques glaces, un marchand rougirait de si peu. Mais voyez! voyez cette charmante guirlande de jeunes femmes et de jeunes filles, blanches et roses, dont le cœur se peint dans leurs yeux si beaux et si doux: elles se nomment toutes Lafayette. Au milieu d'elles, voici la belle comtesse Belgioso, Italienne réfugiée, qui se meurt en France de patrie et de liberté: le tyran de Modène a proscrit son mari. Voici miss Opie, quakeresse américaine, dont la coiffure ferait bien rire, si le rire pouvait s'allier au respect que commande sa noble tête. Celui qui l'écoute si bien est M. Victor de Tracy, digne élève du général, son émule, et colonel de l'artillerie parisienne. A propos de l'artillerie, ce jeune homme, appuyé contre un chambranle, dont une énorme moustache ombrage la lèvre supérieure, dont le visage sillonné prématurément porte une expression si profonde de mélancolie,

c'est Cavaignac, mon ancien capitaine; Cavaignac, l'ami de Guinard et de Trélat, ses compagnons d'infortune et de triomphe.

Autour de Cavaignac, de Thomas, de Marchais, voyez tourbillonner cette petite nuée de jeunes gens, à moustaches comme eux, comme eux parlant mal du présent et du passé. Pauvres petits, républicains de salons et d'estaminets, avocats sans procès, et médecins sans malades, ils font de la révolution par désœuvrement; leur plus ardente ambition est de se lire inscrits sur les registres de la cour d'assises, ou bien à l'écron de Sainte-Pélagie. J'y renvoie ceux qui voudraient savoir comment on les nomme, et prie Dieu qu'il nous en délivre; car ces gens-là gâteraient les plus belles causes du monde.

C'est ici que j'ai vu le savant Michel Berr, cet israélite si connu, si évité par ceux-là même que son étonnante érudition attirait le plus, on sait pourquoi. C'est ici que brillait, avant la révolution, M. Jullien, le rédacteur en chef de la *Revue Encyclopédique*, illustre entre tous les Jullien du monde, et qui se fait appeler Jullien de Paris, comme si ses dîners à huit francs, et sa conversation insipide, ne devaient point suffire à le distinguer éternellement. C'est ici que tous les mardis, deux hommes viennent, qui n'ont point dîné, pour souper de gâteaux, de punch et de

thé au lait; il y en a un brun et un blond; ils se tiennent à droite et à gauche de la porte. Ils sont fort connus des domestiques.

Voici la chambre à coucher. Je n'ose y entrer. C'est là qu'autrefois un cercle attentif et choisi entourait de respect et d'admiration celui qui est mort. C'est là que sa parole, douce et spirituelle, tombait sur le cœur de ses amis. Elle plane toujours sur ce salon, la grande ombre de Benjamin Constant!.....

Tous les ans, à la clôture de la session, il se passe une scène touchante chez Lafayette. Fatigué de ses travaux législatifs et politiques, le grand citoyen veut s'aller reposer à la campagne: mais il faut, avant de partir, qu'il dise adieu à ses amis. C'est ce jour-là qu'ils se pressent en foule autour de lui, pour recevoir le baiser qu'il leur donne, les larmes aux yeux; attendrissante bénédiction que je croyais celle de Dieu, quand je la reçus à mon tour. Oui, je sens toujours cette larme du vieillard qui tomba sur ma joue, alors que se penchant vers moi, il me dit, d'une voix altérée: Au revoir, mon ami! C'est que je voyais reproduite sur tous les visages la sensation que j'éprouvais, sensation de craintive tendresse, comme celle d'un fils qui entend la parole d'adieu de son père. Que pouvez-vous maintenant contre lui, ambitieux égoïs-

tes, que sa popularité désespère? Serez-vous jamais grands, illustres, adorés de même? Lequel de vos noms possédera jamais la toute-puissance du sien? Avez-vous à donner en échange de vos fautes les vertus de Lafayette, les services de Lafayette, la vie tout entière de Lafayette? Pensez donc qu'il a pu vouloir et vouloir justement qu'on lui pardonnât les siennes, lui; les siennes qui ne furent jamais fautes de cœur, comme sont les vôtres; les siennes qu'il se reproche, qu'il avoue, et dont personne ne se souvient, si ce n'est vous et lui. N'essayez donc pas de vous bâtir une gloire sur les ruines de cette gloire, messieurs; il n'y a plus en France que deux noms qui puissent toujours vivre: c'est Lafayette et Napoléon.

AUGUSTE LUCHET.



DES SOIRÉES LITTÉRAIRES,

ou

LES POÈTES ENTRE EUX.



Les soirées littéraires, dans lesquelles les poètes se réunissent pour se lire leurs vers et se faire part mutuellement de leurs plus fraîches prémices, ne sont pas du tout une singularité de notre temps. Cela s'est déjà passé de la sorte aux autres époques de civilisation raffinée; et du